

Autour de l'exposition *Mémoires en poussière* (Gaoua, décembre 2017)

*par Nicole Penciolelli **

Naissance d'un projet et préparation

En février 2017, je séjournais à Gaoua (Burkina Faso) pour faire des sculptures en terre avec la potière Oo Palé¹. J'ai rencontré un sculpteur sur bois **Kader Wolimité Sié Palenfo** qui m'a parlé, lors de cette rencontre, de son projet sur la mémoire des anciens. Il voulait recueillir le témoignage des anciens pendant la période coloniale et réaliser une vidéo des entretiens. Il avait conçu ce projet depuis longtemps et l'avait proposé au musée du Poni à Gaoua, mais le musée ne l'avait pas retenu faute de moyens, disait-il. Kader avait déjà coréaliser en 2002, avec Frédéric Savoye, un film documentaire sur la période coloniale, *Mémoire entre deux rives*, que j'ai visionné sur Youtube. Enfin la vidéo à réaliser pourrait être présentée lors des fêtes de l'indépendance, le 11 décembre 2017, à Gaoua. Ce projet m'a tout de suite séduite, je l'ai encouragé à le mener à bien et proposé de l'aider. Nous avons prévu de montrer dans la salle, lors de la projection de la vidéo, quelques tableaux des entretiens et j'ai proposé de les mettre en forme. Nous avons six mois pour préparer l'exposition. C'était le projet initial.

Avant mon départ de Gaoua, nous avons rédigé une fiche d'appel à témoignages et de collecte, mais la connaissance du projet s'est surtout faite par bouche à oreille. Très vite sont arrivés les propositions de témoignages et des objets de la période coloniale ; l'objet le plus hétéroclite : un fer à repasser à pétrole.

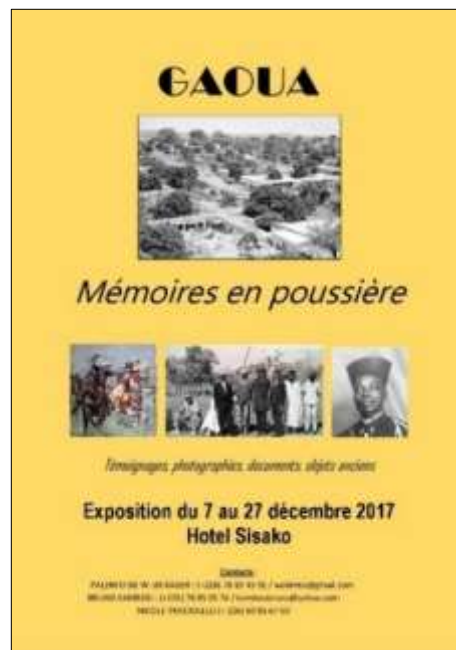
Pour les témoignages, j'ai rédigé une fiche d'entretien pour la marche à suivre pendant les entretiens. Elle n'a malheureusement pas été comprise et peu suivie. Dans cette société où la transmission se fait par l'oral, difficile, voire impossible, de faire remplir un questionnaire sur le terrain.

La collecte s'est faite sans moyens financiers, Kader Palenfo s'est vite trouvé débordé, à la recherche d'un lieu de stockage sûr pour les objets confiés. Obligé de répondre à toutes les demandes de témoignage, il a dû se rendre en brousse avec une moto déficiente, prendre de nombreux rendez-vous... La veille de l'exposition, son téléphone sonnait encore pour témoigner. Les vidéos prenaient beaucoup de temps aussi.

Les documents ont été recueillis pendant ces six mois et j'ai dû les classer. Ils sont arrivés par WhatsApp. Cette application, qui s'est révélée insuffisante pour la résolution des images, nous a cependant sauvés. Il y avait tellement d'informations et de documents à se transmettre et le réseau était si faible que seul WhatsApp permettait de transmettre des dizaines de documents à la fois.

J'ai commencé à classer les documents reçus, les images des entretiens, les photos remises, les médailles, photographies de la guerre, les livrets militaires page par page, les objets et toute sorte de documents papier. Tout me paraissait important d'être rangé méthodiquement. J'ai dû repenser et réorganiser plusieurs fois mon classement ...

C'était un énorme travail, je me rendais compte qu'en amont, à Gaoua, le travail était très prenant aussi et fatiguant, il faisait très chaud. Les entretiens manquaient de méthode, certaines informations sur les témoignages faisaient défaut pour faire les panneaux. Voulant faire le point, je me suis rendue à Gaoua début juillet, je ne suis pas arrivée à obtenir une seule réunion de travail pour en discuter. Par contre Kader m'a amenée dans la petite ville de Kampti à quelques kilomètres de Gaoua, dans trois familles dont une en brousse, pour recueillir des



* nicole.penciolelli@gmail.com. Les photos sont de l'auteure (Droits réservés).

¹ Nicole PENCIOLELLI, "Notes de voyage au Burkina Faso, en pays lobi (2016) – La poterie à Gaoua, une tradition féminine ancestrale", *Bulletin n°59*, Images & Mémoires, hiver 2018-2019, p. 33-39.

témoignages et faire des vidéos. Ces moments ont été très forts et inoubliables. Mais je suis rentrée avec un nombre important de points non résolus pour l'exposition. Le montage de la vidéo n'avancait pas, faute de temps et de moyens. Je m'y suis remise avec courage, les documents arrivant étant de plus en plus nombreux. J'étais la seule à classer et à préparer les panneaux.

Une surprise lors de la collecte

Un jour, J'ai reçu par WhatsApp un livret de famille français relativement récent. Mariage d'un Burkinabé avec une Française vers 1950 et avis de naissance d'une fille. J'ai fait savoir à Gaoua dans la famille que ce livret était un document administratif toujours en vigueur en France qui ne pouvait pas être inclus dans la collecte. Et j'ai fait demander à la famille si elle désirait que je fasse des recherches pour retrouver cette enfant, adulte aujourd'hui, mais qu'il faudrait alors lui rendre son livret de famille. Très rapidement, j'ai reçu l'accord de la famille. En une ou deux minutes, j'ai retrouvé sur internet cette femme de 56 ans qui occupait, en France, un poste dans la magistrature, mais je n'ai pas pu trouver son numéro de téléphone. La famille insistait. Un jour, j'ai reçu un appel d'une femme de Bobo se présentant comme sa demi-sœur et qui me priait de la joindre, elle me laissa son téléphone. Je me décidais à écrire et déposais au tribunal d'instance une lettre. Je me souviendrai toujours de la première phrase de ma lettre :

« Madame, je vous écris de la part de Madame H. de Bobo-Dioulasso qui m'a téléphoné ce matin et s'est présentée comme votre demi sœur, elle me demande de vous remettre son numéro de téléphone et vous demande de l'appeler . »

C. allait découvrir toute une partie de sa famille dont elle ignorait l'existence. Elle avait grandi en France, vu son père pour la dernière fois à l'âge de 3 ans, sa mère l'avait tenue dans l'ignorance de son père et de sa famille d'Afrique. Elle allait aussi découvrir son histoire et ses origines.

La mise en forme de l'exposition, la participation d'Images & mémoires

En septembre, je suis allée à Aix-en-Provence, au séminaire *De la Haute-Volta d'hier au Burkina Faso d'aujourd'hui. Un siècle de patrimoine culturel*, organisé par Francis Simonis à l'AMAROM aux Archives nationales d'outre-mer. J'ai rencontré Stéphane Richemond qui s'est intéressé à notre projet et a proposé, au nom d'Images & Mémoires, de nous aider et de publier un catalogue. Mais le temps manquait pour le catalogue.

Je n'oubliais pas que la relecture de mon travail n'avait pas été faite, beaucoup de noms, de mots étaient en lobiri. J'avais des doutes sur l'orthographe, mais je tenais à être prête pour le 11 décembre, Kader m'ayant affirmé que nous aurions une aide pour l'impression des panneaux. Mais l'aide n'est pas venue et c'est grâce à Stéphane Richemond qui suivait nos pérégrinations que les panneaux ont pu être imprimés et collés sur les planches avec l'aide pratique de Jean-Claude Wallet à Bobo-Dioulasso. La veille de l'exposition, je quittais Bobo pour Gaoua avec dans la voiture les dix-neuf panneaux imprimés dans la nuit.

L'exposition à Gaoua



La salle d'exposition : au fond les panneaux, sur les tables les objets de la collecte

Sur la droite était présenté, sur sept panneaux A3, un texte sur l'armée d'Afrique et l'engagement des soldats africains, écrit par Gérard Crespo. Ce texte a retenu l'attention et a souvent été lu en entier par les visiteurs de tous bords.

Malgré toutes les difficultés rencontrées, le travail que nous avons fait a été passionnant.

Unique pour moi de travailler avec des Africains sur la mémoire coloniale en Afrique, de leur donner la parole : des Africains interrogeaient d'autres Africains sans le regard de l'Occident et de l'histoire écrite. J'ai été très émue quand, lors d'une interview à Kampti, le fils d'un tirailleur, **Palé Ollou-Lèkirè**, m'a dit que ça lui faisait plaisir qu'un blanc vienne jusqu'à eux pour écouter raconter leur vécu de l'histoire coloniale, malgré tout le mal que la colonisation a fait au pays.

Les soldats vétérans

Nous avons rencontré trois vétérans qui ont parlé de la Seconde Guerre mondiale et beaucoup de la guerre d'Algérie. Des hommes remarquables.

Les trois ont suivi à peu près le même parcours. Ils ont autour de 90 ans aujourd'hui, la mémoire intacte, et nous avons pu les filmer longtemps racontant leur parcours. Nous avons conscience que le temps pressait pour recueillir cette mémoire et ils étaient si heureux et fiers de témoigner !



Nienkouté Palé (interviews de ses enfants)



Yamboué Charles Badolo



Bidjité Kambiré



Lepinte Palé

Les femmes interviewées

J'ai tenu à ce que l'on interroge des femmes, les trois que nous avons filmées sont hors du commun, moments forts et émouvants. **Elisabeth Kambou**, ancienne sage-femme à Gaoua, **Yeri Hein**, veuve de tirailleur près de Kampti qui n'a jamais reçu sa pension de réversion, et **Madame Dramani Traoré** veuve d'un gendarme. Je remarquais que les entretiens se déroulaient différemment avec elles : elles étaient interrogées de façon différente des hommes. Une question leur était posée, elles répondaient, mais ne pouvaient rien ajouter, car très vite elles étaient interrompues par une autre question. On ne leur donnait pas vraiment la parole. Mais c'était quand même beaucoup, elles témoignaient.



Elisabeth Kambou



Tilmaté Hien



Malo Traoré et leurs familles

Le témoignage des descendants

Les autres témoins sont le plus souvent les descendants des tirailleurs, leurs enfants, ils racontent ce que leur père leur a raconté, c'est eux qui ont conservé précieusement dans un sac recouvert de poussières, les photos, le livret et parfois les médailles, une veste kaki. Ces descendants ne sont plus tout jeunes non plus et il était important de fixer cette mémoire et de scanner tous ces documents.

J'ai tenu à ce qu'il soient sur les panneaux avec leur photo, ils étaient le maillon de la transmission et un témoignage vivant. Je pensais qu'ils auraient du plaisir à se retrouver sur les panneaux lors de l'exposition et que les gens de Gaoua en les reconnaissant feraient le lien avec le passé.



Da Sie, fils de Somé Ongilé





Famille Youl



Remarques générales sur l'exposition

De la difficulté de réaliser une exposition

L'exposition ne se déroula en rien comme je l'imaginai et fut une déception. Nous devions exposer dans un collège au centre-ville, mais l'exposition s'est faite dans l'arrière-cour d'un hôtel. La vidéo n'était pas prête. Les témoins n'avaient pas été tenus au courant ni invités, je n'ai pas pu rencontrer ceux qui m'intéressaient. Seule la presse était là. Nous avons eu des remarques par quelques visiteurs sur des erreurs faites sur les panneaux et des demandes de rectifications.

L'exposition ayant lieu pendant les festivités de la ville, il y a eu peu de visites. La foule était aux défilés, au feu d'artifice, aux concerts. Me sentant désœuvrée sur le lieu de l'exposition, je suis rentrée à Bobo-Dioulasso. J'ai fait part à Stéphane Richemond de ces difficultés, lui disant qu'il me paraissait difficile de refaire l'exposition à Bobo à l'Institut français comme il le souhaitait, et surtout de faire ce catalogue qui nous tenait le plus à cœur.

Représentation photographique des anciens et culture lobi, remarques personnelles

Lors de la réalisation des panneaux, j'avais choisi de mettre en avant la photographie des descendants vivants plutôt que celle des anciens, le plus souvent extraite des livrets militaires. Mais, pour des raisons graphiques, il a été choisi, en France, de présenter une grande photo des anciens en haut et à gauche de chaque panneau. Dans la salle d'exposition, c'était assez impressionnant et je me suis posé la question du ressenti des visiteurs africains.

Dans la culture africaine et plus particulièrement dans la culture lobi, le mort reste présent dans la société après la mort. Il occupe une place importante par la survivance de son esprit et le culte des anciens. Il n'est pas dans les habitudes de représenter les anciens par leur image.

Or, l'exposition faisait revivre les anciens par les témoignages, mais aussi leur photo, ce qui n'est pas courant. Les images étaient très fortes, les regards très différents.

État des lieux janvier 2019. La vidéo.

De retour à Bobo, en janvier 2019, les conditions sécuritaires ne sont pas bonnes. L'Institut français est partiellement fermé, il n'organise plus de spectacle, d'exposition ni de regroupement de personnes. Les expositions et animations ont lieu au Musée du Houet ou au centre culturel des Bambous

Kader Palenfo vient me trouver à Bobo. Il s'est procuré un logiciel de montage vidéo, me montre la vidéo qu'il a réalisée. Elle comporte deux parties : une sur la ville de Gaoua à la période coloniale avec des témoignages d'administrateurs, chefs de cantons, sage-femmes ; et une deuxième partie sur les anciens combattants, avec les interviews des trois vétérans. Il m'explique qu'il a découvert la guerre d'Algérie avec les témoignages des vétérans, il s'est tourné vers l'histoire de ce pays qu'il connaissait peu, le déclenchement des années noires a retenu son attention, c'est l'histoire de l'Afrique dit-il et le Burkina traverse une période préoccupante. Il voudrait retourner filmer les trois vétérans sur la guerre d'Algérie, avec des questions plus ciblées pour en faire un épisode à part. Il m'a confié cette partie de la vidéo. Le son laisse cependant à désirer, en l'absence de micro adéquat, les passages en lobiri ou en dioula auraient besoin d'être traduits et mis en sous-titres. Le mixage n'est pas terminé.

Conclusion

Nous espérons qu'un jour le projet aboutira, que panneaux et vidéo pourront être présentés ensemble dans des expositions au Burkina, que le catalogue pourra être réalisé, après quelques corrections. L'ensemble est un témoignage vivant de l'histoire du Burkina Faso.